

« Interview donnée par Jacques Lacan à François Wahl à propos de la parution des *Écrits* », radiodiffusée le 8 février 1967 et publiée par *Le Bulletin de l'Association Freudienne* n° 3 page 6 et 7 en mai 1983.

⁽⁶⁾JACQUES LACAN – Je n'ai publié ce recueil de mes *Écrits* que pour rendre maniable un certain procès constructif à ceux-là qu'il intéresse. Il ne s'adresse pas aux philosophes, quoique écrit en un langage qui est de tout un chacun qui a une formation classique. Chacun de ces *Écrits* est fait pour les praticiens de la plus difficile des pratiques, laquelle exige une discipline de la pensée encore fort mal réalisée, qu'est la psychanalyse.

FRANÇOIS WAHL – Que le livre s'adresse seulement aux psychanalystes, qu'il s'adresse à eux, c'est certain. Qu'il s'adresse seulement à eux, on y reviendra peut-être tout à l'heure. Il y a donc ce premier temps de votre apport qui est la dénonciation de la captation par l'imaginaire. On peut le grouper autour de ce texte en un certain sens historique qu'est le rapport de Rome de 1953, sauf erreur, et puis il y a des textes comme la fameuse analyse sur la *Lettre volée* ; on peut grouper autour de cela un second type d'études par lesquelles la psychanalyse s'est greffée sur le mouvement que l'on dit structuraliste. Il s'agit ici de tout ce qui est au départ dans le fait que l'analyse est thérapie par le discours, par le langage et de tout ce qui définit l'inconscient, dans votre enseignement, par le discours de l'Autre. C'est donc du thème de l'Autre qu'il s'agit ici.

JACQUES LACAN – Le discours de l'Autre est un thème de mon enseignement. Il faut écrire ici l'Autre avec un grand A, car ainsi se distingue un ordre d'altérité de ce que communément on appelle, en tant qu'existence qui s'impose plus ou moins à notre reconnaissance ou à notre assentiment/ressentiment, disons le semblable, semblable réel si tant est qu'il faille le distinguer de l'image de tout-à-l'heure. *L'Autre* est la scène de la parole en tant qu'elle se pose toujours en position tierce entre deux sujets, ceci seulement afin d'introduire la dimension de la vérité, laquelle est rendue en quelque sorte sensible sous le signe inversé du mensonge. Mais ceci n'est qu'approche. Si j'invoque cet *Autre*, c'est pour y fonder la formule que le discours (de l'homme) est le discours de l'Autre. Qu'est-ce à dire ? Cet Autre n'est pas un être, justement. Il s'agit là de situer la place possible et de sa nature inaccessible de l'inconscient car l'inconscient est un discours à sa manière, bien sûr, et parfaitement reconnaissable à sa structure qui est celle-même du langage ; et nous voici dans la linguistique. Seule cette discipline – qui heureusement est une science si bien établie en ses principes qu'on a pu la qualifier dans le champ dit humain de science-pilote – fournit des concepts appropriés à rendre compte fort proprement des mécanismes de l'inconscient. Ceci peut surprendre du dehors. Sachons seulement un trait qui le confirme. La linguistique, au sens moderne, n'était pas constituée au temps de Freud ; ce que Freud décrit pourtant s'articule de façon parfaitement lisible comme mécanismes linguistiques. C'est fort joli, n'est-il pas vrai ? Pour faire entendre ceci, qui est banal, il faut combattre de grands préjugés, mais on peut les ramener à un préjugé simple : confondre l'inconscient avec l'instinct. L'instinct de mort : voir toute une école se battre avec ces registres dérisoires, au reste même pas maniables sous cette rubrique, de sorte que pour une part de ses tenants, elle en rejette la moitié, nommément l'instinct de mort, et que du même coup les autres deviennent ainsi tautologiques (...), leur fonction est parfaitement désuète sur le plan biologique.

Freud n'a jamais parlé d'instinct mais de quelque chose dont le terme est en somme parfaitement intraduisible, il s'agit du *trieb*, qu'on traduit par « pulsion » mais, à la vérité, on le traduit surtout mentalement par instinct avec pour résultat la confusion la plus parfaite. Comment au reste ici ne pas rappeler qu'il faut bien concevoir (...) comme quelque chose qui rende compte de ce fait que la théorie de l'inconscient ait été dans la découverte de Freud liée dès son surgissement même à ce qu'on appelle le complexe d'Œdipe. Voilà qui nous tourne vers l'Autre, mais le grand Autre, apparemment dans une incarnation qui le personnifie, celle du père archaïque en tant que dans son meurtre a surgi mystérieusement le pacte de la loi primordiale. Ce mythe fondé reste bien obscur si nous ne pouvons articuler correctement la structure. Vous voyez se répéter ce mot de structure. C'est un mot

qui, encore que l'actualité s'en empare pour y impliquer des théoriciens dont moi-même, qui sont sans doute fort conscients de ce qu'il implique pour eux-mêmes, prend fâcheusement la pente qui en englobe d'autres sous une accolade beaucoup plus confuse.

FRANÇOIS WAHL – Est-ce que d'autres que les analystes ne sont pas plus que vous ne le dites concernés par ces *Écrits* et concernés entre autre par le fait que, en décrivant ici une structure à travers l'écoute de l'inconscient, c'est la structure du sujet, de ce que traditionnellement on entend par sujet que vous décrivez et nommément en mettant en question la simplicité et la centration de ce sujet ?

JACQUES LACAN – La structure du sujet, voilà précisément le point auquel tout structuraliste n'est pas comme à quelque chose dans le discours intéressé. Et pourtant c'est une question qui se pose à tout le monde, dans tous les champs, à condition qu'il s'agisse de formuler ces champs de façon scientifique. Elle équivaut à la question : qu'est-ce que l'unité pensante ? Puisque le sujet c'est ça que cela veut dire, du moins tout le monde y croit. Si l'inconscient existe, il faut réviser cela mais jusqu'à la racine. *Il n'y a pas d'unité dans le sujet*. Cela ne veut pas dire pour cela que l'on en revienne au dédoublement de la personnalité, de romantique autant que fâcheuse mémoire. Pas d'unité ne veut pas dire qu'il y en a deux, ce qui est seulement redoubler l'impasse, impasse que nous propose l'inconscient. Il y a des gens qui se feraient volontiers à l'idée d'installer en un quelque part qu'ils tiennent pour le psychisme toute une petite population d'unités. Non, l'inconscient n'est pas le mauvais moi, comme disait quelqu'un qui n'était pas précisément une lumière et que j'ai dû durant un temps, assidûment pratiquer. Le problème est un tout petit peu plus compliqué. Il est lié à la structure de la *répétition* dans laquelle quiconque pense sur le mode du dernier échantillon que je viens d'en donner est voué à d'irréremédiables pataquès, besoin de répétition ou répétition du besoin par exemple. La répétition, ce phénomène fondamental de l'inconscient, si fondamental qu'il en est peut-être le plus fondamental, est ramené au retour de la colique du matin et par exemple qu'il faille recourir dans ce déduit aux plus récentes acquisitions de la logique, ce qui est de nature à nous montrer que cette logique n'est pas du tout une science retardataire, ce qui est fort heureux, qu'elle s'avère être elle-même une science fondamentale. Il faut dire que les irrégularités de son développement dans l'histoire, solidaires des aveuglements qui se manifestent encore dans notre temps dans l'appréciation des temps positifs de ce développement, manifestent bien qu'il y a là un domaine plus résistant. Toute espèce de (...) manifeste que pour n'être pas du tout référentiel à ce fourre-tout qu'on appelle l'affectif ramène la question de ce qu'il en est vraiment de la résistance et que c'est dans la structure, c'est-à-dire dans quelque chose qui a l'avantage d'être analysable, qu'il faut peut-être en trouver la racine.

Bien entendu n'est mise en cause que la prétention théoricienne qui certes prend toute son incidence quand il s'agit de former des analystes. Ceci laisse de côté, que le public se rassure, le thérapeute. L'équilibre se maintient de la seule forme dont le champ s'ordonne dans la pratique qui, elle, de toute façon, ne connaît que la parole assez autonome, somme toute, de la pensée du praticien. Son tact et son sens clinique et aussi bien les buts heureusement limités qu'il s'agit de remplir (soulagement d'une situation pathogène par exemple ou résolution locale d'un symptôme). La question posée au niveau où nous la posons intéresse pourtant la transmission et surtout le progrès de cette pratique, mais on le sent, pas seulement elle ; elle intéresse, dirons-nous, non pas tant le philosophe, au sens où la philosophie s'isole au titre d'un enseignement autonome, elle intéresse le philosophe au sens où celui-ci est présent en tout un chacun pour qui une pratique précise soulève des problèmes radicaux. Que les solutions que nous apportons à ces problèmes, les nôtres, reçoivent au niveau d'autres disciplines de singulières applications, nous avons été amenés à publier ce volume, destiné surtout à écarter les malentendus qui s'engendrent d'une diffusion orale dont nous nous sommes trouvés le premier surpris.